

D'UN LIVRE A L'AUTRE

libres enfants de summerhill

A. S. Neill

(Traduit de l'anglais. Paris, Maspéro, 1970.)

L'ouvrage de Neill a déjà fait son chemin depuis plusieurs années aux Etats-Unis où il a suscité des réactions passionnées, et très rapidement en France à un moment où les principes éducatifs sont fondamentalement remis en question.

Comme le « Poème pédagogique » de Makarenko, « Libres enfants de Summerhill » est le récit par son auteur d'une aventure éducative révolutionnaire, éclairé par une réflexion théorique.

Un premier chapitre rapporte l'histoire et le fonctionnement de l'école. Summerhill a été fondé en 1921, à Leiston, dans le Suffolk, à une soixantaine de kilomètres de Londres. Les enfants, garçons et filles, au nombre de vingt-cinq, ont de cinq à seize ans. Ils sont répartis en trois groupes : petits,

moyens et grands, chaque groupe étant sous la responsabilité d'une éducatrice. Neill a voulu créer « une école qui serve les besoins de l'enfant ». Ce fut d'abord une expérience, inspirée par la « croyance absolue dans le fait que l'enfant n'est pas mauvais, mais bon », et Neill ajoute : « Depuis quarante ans, maintenant, cette croyance n'a pas changée, elle est devenue profession de foi ». Summerhill c'est cette croyance vécue et développée dans toutes ses conséquences : les enfants sont libres de l'emploi de leur temps, de suivre ou de ne pas suivre les cours, de préparer ou de ne pas préparer les examens, de flâner, de jouer. Aucune volonté adulte ne se substitue à leur volonté propre, car il ne s'agit pas pour eux de vivre la vie qu'envisagent des parents ou des éducateurs mais de vivre leur vie propre. Car l'adulte n'est pas supérieur à l'enfant, il est son égal et ce rapport d'égalité bannit entièrement toute différence, toute autorité, toute crainte.

Le but de la vie, pour Neill, c'est la poursuite du bonheur et l'éducation doit tendre à faire des hommes heureux et d'abord des enfants heureux. Or, la société dans laquelle les hommes vivent est une société où dominent la haine, la guerre, le racisme, l'intolérance. Neill n'a pas les moyens de changer la société, sa vocation se limite à « apporter le bonheur à un tout petit nombre d'enfants ». Porter témoignage que ce projet est possible, voilà la raison d'être de Summerhill.

Aussi le critère de la réussite de Summerhill n'est pas le succès aux examens ou la carrière prestigieuse, c'est la « capacité qui permet de travailler joyeusement et de vivre positivement » que l'on soit ingénieur ou conducteur de camion. Et de ce point de vue, Neill nous dit que la plupart des élèves qui sont passés à Summerhill réussissent dans la vie.

Un aspect marquant de la pédagogie de Summerhill, c'est « la leçon particulière ». Ce n'est pas du tout une leçon, mais une causerie au coin du feu qui donne à l'enfant la possibilité d'exprimer ses inté-

rêts, ses désirs, ses sentiments et à Neill d'établir avec lui un contact personnel, spécialement d'éclaircir pour lui la question de la naissance, celle de la masturbation, celle des rapports familiaux. Le but est de « libérer des émotions ». Moyennant quoi, « il ne reste plus grand-chose à ajouter » et aucun thérapie n'est plus nécessaire.

Cette action centrée sur l'individu n'exclut pas la valeur conférée à la vie de groupe. Les enfants de Summerhill se réunissent chaque semaine en assemblée générale pour élaborer les règles de la vie collective, décider des sanctions à appliquer. C'est « l'autodétermination ». Si les adultes ont leur part aux discussions et aux votes, c'est au même titre que les enfants. Néanmoins, Neill observe que le sens de la responsabilité sociale ne se développe pas avant l'âge de dix-huit ans et qu'il est néfaste de vouloir lutter contre l'égoïsme de l'adolescent. C'est au contraire quand « ils ont vécu à fond l'âge des rêves égocentriques » que les jeunes peuvent, en son temps, dépasser ce stade. « Quand ils deviennent de jeunes adultes ils peuvent faire face aux réalités de la vie sans aucun regret inconscient d'une enfance mal vécue ». De là, l'importance des activités qui ouvrent un vaste champ à la liberté des choix et des expressions : le jeu, l'art dramatique, la musique, la danse et le sport non compétitif.

Dans les autres chapitres, Neill aborde une série de thèmes autour desquels tourne sa réflexion. C'est d'un même mouvement, la critique des préjugés éducatifs courants et l'exposé de ses conceptions et des réponses concrètes qu'il apporte aux multiples problèmes qui se posent à l'éducateur. Tout procède d'un parti pris fondamental : Neill, comme Rousseau, comme Cousinet, est du bord de l'enfant. « Le commandement auquel tout parent et tout professeur doivent obéir, c'est : tu seras du côté de l'enfant ».

C'est le rapport adulte-enfant qui est déterminant. Ce rapport est habituellement fondé sur la crainte. L'action répressive de l'adulte

fait de l'enfant un prisonnier qui ne peut pas vivre pleinement son enfance : la peur de la castration, ou même de la damnation éternelle, les innombrables prohibitions sociales dressent l'enfant à dire non à la vie. Sortir de cette malédiction suppose la foi dans la bonté de la nature humaine. Pour Neill, il ne fait pas de doute que l'enfant « naît sincère » et que cette sincérité s'accroît et l'agressivité en même temps diminue lorsqu'il bénéficie de la liberté. La liberté pour l'enfant, cela ne signifie pas l'anarchie, l'absence de règles sociales, règles qu'il parvient toujours à se fixer sans la pression de l'adulte, mais la possibilité d'exprimer et d'épuiser ses intérêts naturels. « Nous devons permettre à l'enfant d'être égoïste, sans générosité, de suivre ses propres inclinations durant toute son enfance ».

Accepter l'enfant complètement n'est possible qu'à l'éducateur qui s'accepte lui-même, c'est-à-dire à celui qui est conscient de lui-même et de ses mobiles, ce qui l'amène à renoncer à des attitudes ou à des croyances qui font obstacle à une pleine acceptation de l'enfant.

Un aspect particulièrement significatif de cette liberté dont l'enfant a besoin pour devenir un être épanoui, c'est la liberté des activités sexuelles. « Le choix est entre la sexualité coupable et secrète et la sexualité ouverte et épanouie. » Neill insiste longuement sur l'attitude des éducateurs face à la masturbation, à propos de laquelle s'exprime souvent la haine de la sexualité qui est aussi haine de la vie.

Neill a réalisé à Summerhill un monde où l'enfant, pleinement reconnu et accepté pour ce qu'il est, devient un être autonome. Pour lui ce n'est pas cette réalisation au bénéfice de quelques-uns qui est importante, mais l'idée de Summerhill. Et c'est bien ainsi que nous recevons ce témoignage. Peu importe que Summerhill ait été une petite école pour des enfants privilégiés et que la personnalité de Neill, éducateur et psychanalyste, ait compté pour beaucoup dans la réussite. L'essentiel

n'est pas l'histoire de Summerhill mais dans sa signification à la fois critique et prospective. Ce que Neill dit avec passion et obstination, au terme d'une vie consacrée à l'enfance, ouvre le seul chemin qui ne soit pas une impasse : rien ne sera plus possible aux parents et aux éducateurs s'ils ne sont pas du bord de l'enfant.

Gilles Ferry

(Revue Française de Pédagogie, N° 19)

Le livre de Neill a provoqué de nombreuses controverses et de vives discussions. Aussi complétons-nous l'analyse ci-dessus par un compte rendu succinct de deux livres qui peuvent contribuer à éclairer les questions que se pose tout éducateur devant une expérience de cet ordre.

la liberté - pas l'anarchie

réflexions sur l'éducation et l'expérience de summerhill

A. S. Neill

(Petite Bibliothèque, Payot, Paris, 1966.)

Dans cet ouvrage, A. S. Neill, dont le livre « Libres enfants de Summerhill » a été lu avec passion aux Etats-Unis, répond aux nombreuses lettres de parents américains qui lui posent des questions des plus simples aux plus complexes sur l'éducation de leurs enfants. A travers les sujets regroupés par thème, il essaye de bien faire la distinction entre la liberté et l'anarchie. Il se défend d'avoir dit qu'un enfant peut faire tout ce qu'il veut, mais il affirme

que la vraie liberté réside dans la discipline personnelle et le respect des autres. Ce sont les parents par leur propre autonomie et leur équilibre qui sont responsables de l'acquisition de ces qualités chez les enfants, et Neill essaye de le prouver en répondant dans un style direct, humoristique, plein de chaleur humaine, aux cas concrets qui lui sont posés. Même si l'on trouve sa psychologie théorique élémentaire, on ne peut s'empêcher d'admirer sa faculté de communication avec l'autre et en particulier avec l'enfant ainsi que son expérience.

D. O.

pour ou contre summerhill un dossier

(Petite Bibliothèque, Payot, Paris, 1970.)

Dix ans après sa publication, « Libres enfants de Summerhill » se trouvait au programme de six cents classes d'université aux Etats-Unis. Les enthousiasmes ont été aussi prompts et violents que les rejets et les critiques. Devant cette immense polémique, l'éditeur de A. S. Neill a trouvé bon de demander à un certain nombre de professeurs américains spécialistes en matière d'éducation leur opinion. Ce livre regroupe des articles émanant d'eux, qui expriment un très vaste éventail de jugements, des plus favorables aux plus opposés. Il présente l'intérêt de regrouper un grand nombre d'idées formulées de nos jours sur les problèmes d'éducation et l'enfant. Il permet également de réfléchir avec une certaine distance et beaucoup d'équité aux problèmes que pose A. S. Neill.

D. O.

vers une pédagogie institutionnelle

Aïda Vasquez
et Fernand Oury

(Paris, Maspéro, 1967.)

DANS la préface de l'ouvrage le Dr Françoise Dolto développe une réflexion sur la signification que prend la situation scolaire pour le jeune enfant. « La porte de la classe se referme.

Toute fuite est impossible. » Comment l'enfant va-t-il se retrouver dans ce milieu nouveau, avec ses fantasmes et ses expériences antérieures ? L'aventure scolaire va-t-elle être ressentie comme une promotion ou déterminer une régression, ce qui est le cas lorsque l'enfant devient un bon élève discipliné, « participant, passif et zélé ». C'est cette régression qui s'observe dans l'école traditionnelle, qualifiée par Françoise Dolto de « digestive » parce qu'elle impose l'absorption de sons et de signes de façon répétitive et sans répit.

« Dans cette organisation scolaire du temps, de l'espace, imposée aux maîtres et aux élèves, il n'y a point de place pour une intention du savoir, pour un choix, pour une visée créatrice lentement mûrie, un projet de recherche absorbant, surgi d'une authentique angoisse humaine, seul ferment de fécondité culturelle. Pas de temps pour parler, flâner, se promener à plusieurs, discuter avec les maîtres de leurs expériences personnalisées, de ce que leur discipline leur a apporté de peines et de joies,

poser des questions... » A quelles conditions l'école peut-elle rompre avec la rigidité traditionnelle ?

Le livre d'Aïda Vasquez et Fernand Oury témoigne d'un double effort pratique et théorique pour répondre à cette question. Il est né de la « rencontre d'une jeune psychologue vénézuélienne avide de saisir la psychologie de l'écopier dans sa réalité concrète et d'un instituteur chevronné, professeur de classe de perfectionnement, adepte des techniques Freinet, en quête des formulations conceptuelles susceptibles de traduire son expérience. Dans une introduction alerte, la « psychologue embarrassée » raconte avec humour son périple européen à travers les hauts lieux genevois et parisiens de la psychologie, sa déconvenue devant les dossiers, les tests, les études statistiques et finalement son arrivée à Nanterre dans la classe de Fernand Oury, personnage bourru et affable, légendaire déjà (on l'appelle l'ours des casernes), qui lui fait bon accueil dans ce « milieu inhabituel ». Alors se noue le dialogue qui forme le tissu de l'ouvrage : dialogue sur la vie de la classe, sur l'évolution des enfants, sur le rôle du maître, sur les formes nouvelles de la pédagogie.

Au départ, c'est la classe Freinet avec ses techniques : correspondance interscolaire, journal scolaire rédigé, illustré et imprimé par les élèves, sortie-enquête. Leur emploi instaure des structures très différentes de celle de la classe traditionnelle : sur le plan matériel, une organisation nouvelle de l'espace scolaire et du temps, des groupements en équipes de travail et, sur le plan institutionnel, une répartition nouvelle des rôles dans la classe qui trouve son support dans le Conseil de coopérative, organe de gestion et de perfectionnement, mais surtout moment privilégié du langage du groupe.

Dans ce cadre, l'observation précise des cas individuels rapportés ici sous forme de monographies, conduit à se demander : « Que se passe-t-il dans ce groupe qui fait évoluer les individus ? » On voit

alors que le système relationnel mis en œuvre dans la classe active est l'élément déterminant. Fernand Oury et Aïda Vasquez s'emploient à l'analyser en utilisant les concepts psychanalytiques de « lieu et d'identification ». La classe est décrite dans des pages pénétrantes comme lieu de rencontre, lieu d'existence, lieu de parole « où les individus se trouvent et ne se trouvent pas ou se retrouvent eux-mêmes », et qui rend plus ou moins possible le remaniement des identifications par quoi les individus progressent.

On arrive ainsi à l'idée d'une pédagogie institutionnelle, c'est-à-dire d'une pédagogie qui tend à remplacer l'intervention permanente du maître par un ensemble d'activités qui suscitent de manière continue l'obligation et la réciprocité des échanges.

Le modèle retenu ici a été élaboré dans le domaine psychothérapique : la psychothérapie institutionnelle substitue à la relation du thérapeute et du patient une action qui consiste à organiser le réseau de relation dans lequel ils sont inclus l'un et l'autre. La situation institutionnelle, qui existe de toute façon en milieu hospitalier prend une valeur thérapeutique lorsqu'elle est perçue et maîtrisée. Il en va de même de l'institution pédagogique : le maître n'est pas seul en face de l'élève, il n'y a pas lieu de parler du « couple maître-élève ». Leur rencontre et leurs interactions se produisent dans un système institutionnel dont il importe de prendre conscience si on veut pouvoir l'aménager.

L'ouvrage d'Aïda Vasquez et Fernand Oury apporte une contribution importante à la compréhension du processus éducatif. Il a le mérite de saisir la réalité scolaire sur le vif. On peut faire quelques réserves sur certaines prises de position, par exemple en ce qui concerne l'apport de la psychologie des groupes traité assez légèrement et non sans agressivité.

On peut penser qu'une certaine manière de présenter leurs propos comme dangereux ou scandaleux affaiblit plutôt qu'elle ne renforce la thèse des auteurs. Quoi qu'il en soit, Aïda Vasquez et Fernand Oury ouvrent la voie à une étude concrète du fait scolaire qui est l'une des tâches essentielles des sciences de l'éducation.

Gilles Ferry

(Revue Française de Pédagogie, N° 1)



En quoi cette Ecole Nouvelle diffère-t-elle de l'école traditionnelle?

PAR SES ACTIVITÉS : La correspondance scolaire : la méthode utilisée est celle du texte libre, l'enfant

tente d'écrire, poussé par le désir d'exprimer une chose qui le touche affectivement ou qui simplement l'intéresse, et par la certitude d'être lu par autrui.

— La correspondance interscolaire avec une autre classe de milieu géographique si possible différent pour susciter l'intérêt, mais de niveau et d'effectif correspondant.

Les échanges vont au-delà de la correspondance et sont de toutes sortes : lettres collectives, documents, cadeaux, voyages...

— Le journal scolaire.

— La sortie-enquête.

PAR SON ORGANISATION de l'espace, du temps, des groupements,

— l'organisation doit être minutieuse dans une classe active, — de classes de niveau adaptées aux possibilités réelles de l'enfant, d'équipes d'atelier, d'équipes de

travail occasionnelles, d'équipes administratives. Ce sont autant de « groupes où les enfants ont l'occasion d'établir des relations, de réaliser des échanges affectifs ou culturels ».

PAR UNE INSTITUTION : le conseil de coopérative. Tout le vécu de la vie scolaire, tout ce qui risquerait d'« être désordre », éparpillement et éclatement du groupe, tout a besoin d'être repris sur un plan symbolique et au besoin remanié : c'est peut-être le rôle essentiel du conseil de coopérative. Les enfants et le maître parlent de leur vie scolaire quotidienne et s'efforcent de l'améliorer. L'important c'est qu'ils prennent en charge leur propre administration, leur présent et leur avenir.

(Extrait d'une note de lecture diffusée au Séminaire de Formation pour les Inspecteurs Primaires et Conseillers Pédagogiques, Fort-Lamy, juillet 1972.)